

**CONSTRUIRE ENSEMBLE LA SOCIETE**  
**CONFERENCE DE BERNARD IBAL**  
**Vice Président des Semaines Sociales de France**  
**Philosophe et membre du Conseil Confédéral de la CFTC**  
**11 NOVEMBRE 2006**

*[Cette contribution de Bernard Ibal s'est inscrite en clôture d'une année de réflexion sur la Pensée sociale de l'Eglise à Rueil, qui fut le terreau de la création des Semaines Sociales de Rueil. Le débat est ponctué des interventions de groupes ayant débattu pendant plusieurs mois.]*

Merci à Rueil-Malmaison qui est une Commune pour les laïcs et un Doyenné pour les catholiques, très dynamique puisque vous arrivez quand même à vous mobiliser un week-end. Ce n'est pas si facile que ça de rassembler des gens, un samedi, pour entendre des paroles qui sont certes - je l'espère - intéressantes, mais il y a des loisirs qui sont souvent beaucoup plus intéressants du point de vue de la distraction, de la détente et de la lutte contre le stress.

Votre thème, c'est « *Construire ensemble la société* ».

Je dois dire que, formulé ainsi, c'est exactement le programme des *Semaines Sociales de France*, puisqu'on entend bien « *construire* », c'est-à-dire être positif, constructif, «*ensemble*» et pas simplement entre chrétiens. On n'est pas une secte ! C'est même l'inverse : les « *Semaines Sociales* », ce sont les chrétiens en tant qu'ils sont ouverts au reste de la société. Vous savez, que ce soient les intervenants des Semaines Sociales ou que ce soit notre auditoire, on y retrouve toutes les sensibilités : non seulement toutes les sensibilités politiques mais aussi toutes les sensibilités spirituelles.

« **Construire ensemble la société...** »

Evidemment, la question qui se pose aussitôt, c'est quelle société ?

Je commencerai par une phrase, peut-être du principal philosophe du 20<sup>ème</sup> siècle, même si ce n'est pas le plus médiatique, **Maurice Merleau-Ponty**. Il disait ceci : « *La société n'est pas conscience collective, elle est intersubjectivité, c'est-à-dire tension et rapport vivant entre les individus* ».

Or, notre projet de chrétien, c'est celui de la **fraternité**, d'une société plus fraternelle. Cela veut dire en même temps, si j'entends bien Merleau-Ponty, que cette fraternité n'est pas fusionnelle : elle respecte l'autre en tant qu'autre, elle **respecte l'altérité** ; mon frère, c'est l'autre.

C'est un peu la difficulté de ce paradoxe. Mais, en fait, ce paradoxe est mobilisateur, ce paradoxe intéressant, humaniste, ce paradoxe (qui est au cœur de l'enseignement social chrétien) renvoie au fait que mon frère, c'est l'autre.

Mon frère n'est pas identiquement l'identique à moi-même, mon frère, c'est l'autre. Et comment gérer cela, quand on veut construire - ensemble - la société de demain ?

Pour illustrer tout de suite, dans le cadre de l'enseignement social chrétien, cette idée que mon frère c'est l'autre, je partirai de cette notion peu connue - pourtant l'expression est devenue banale - de « **bien commun** ». L'expression est banale, souvent employée comme synonyme pour ne pas se répéter dans des phrases : s'il y avait « *intérêt général* » à la ligne 4, à la ligne 8, pour ne pas remettre « *intérêt général* », je mets « *bien commun* ». Mais en fait ce n'est pas synonyme du tout : « *l'intérêt général* », c'est l'effort collectif pour faire en sorte que tout le monde, la société, en tant qu'unité, en tant que cohésion, en tant que masse éventuellement, puisse progresser, puisse évoluer : « *effort collectif pour faire évoluer l'ensemble* ».

Le « **bien commun** » est assez différent : c'est aussi « *l'effort collectif* », l'effort de tous ensemble mais pour faire en sorte que « *chaque personne puisse s'épanouir en fonction de sa propre vocation, de ce qu'elle est* », de son unicité, de son altérité, en fonction de sa différence.

On voit bien que la fraternité n'est donc pas cette idée (qui pourrait être dans certains esprits trop idéalistes et peut-être pas assez chrétienne), l'idée fusionnelle d'un amour qui fait qu'on n'est plus qu'un seul ; de l'amour, et d'abord de l'amour. Mais l'amour au sens « *agapè* » n'est pas un amour où

tout le monde deviendrait « un » comme dans certaines spiritualités orientales mais où chacun conserve, cultive sa différence, sa richesse personnelle, dans ce don qu'il va faire aux autres et à la société.

C'est surtout dans « Gaudium et spes », « Joie et Espoir » dans Vatican II, que l'on retrouve cette idée de « **bien commun** ».

Alors, comment développer cette idée de « l'autre, mon frère ? ».

Je voudrais d'abord faire remarquer que le respect de l'autre est extrêmement compliqué et qu'il implique une forte spiritualité, plus qu'une grande intelligence.

En effet, l'exemple que je prendrai (c'est un exemple surprenant alors qu'il est commun à tout le monde), c'est l'exemple de l'heureuse propagande anti-raciste depuis la fin de la 2<sup>nd</sup>e guerre mondiale et les contradictions inouïes de cette propagande, sans qu'on s'en rende compte. Quand j'étais à l'école primaire (il y a quelques années !), dans le milieu ou la fin des années 50, on essayait, comme on fait toujours encore aujourd'hui, de nous faire de la morale à travers les livres d'apprentissage de la lecture. J'ai encore mon livre de lecture de cette époque-là !

A la 1<sup>ère</sup> page, on me disait « voilà comment vit le petit Français ». Je m'y retrouvais très bien : « maman vient me réveiller le matin, le petit déjeuner, je vais à l'école, je retourne à la maison : il n'y a que maman et mes frères et sœurs parce que papa travaille, et puis, l'après-midi, de nouveau école ; ça va un peu mieux : il y a davantage de récréation et de gymnastique. Je reviens à la maison, papa enfin revient, harassé par le travail, puis on mange, puis on me mène au lit : là variante entre école publique (on me raconte une histoire) et école privée (on me fait faire une prière) ! ».

Puis, 2<sup>ème</sup> page, le petit Africain : alors là, il avait exactement la même histoire, il n'y a que les images qui changeaient. Le petit Africain lui aussi, il se levait le matin pour aller à l'école, à midi pareil il revenait, il retournait à l'école, le soir son père revenait. Et le but du livre était de montrer que « *tous les hommes sont semblables* » : C'est un but tout à fait louable.

Et, en 3<sup>ème</sup> page j'avais le petit Asiatique, qui avait de nouveau la même histoire, avec comme seule variante, les petits dessins qui sont autour ou le repas pas tout à fait le même, ou la maison n'aura pas la même forme mais c'était la même histoire : « *tous les hommes sont semblables* ».

On a voulu nous faire cette leçon, à la sortie des camps de concentration, cette leçon d'anti-racisme : respectons-nous parce que « *tous les hommes sont semblables* ».

Et puis, dans les années 70, on s'est aperçu que c'était un contresens énorme. Et en 2-3 ans, on a fait un virage à 180 degrés. Dans les écoles, on a cessé de dire que « *tous les hommes étaient semblables* », on a dit exactement l'inverse, pour faire de la propagande anti-raciste. On a dit : « *Respect du droit à la différence* ». Et toute la propagande s'est mise à porter sur le respect « *du droit à la différence* », exactement le contraire de « *tous les hommes sont semblables* ».

Si on fait le bilan provisoire : certes tous les hommes sont naturellement semblables, par nature : ils ont tous la capacité de parler, d'aimer, de prendre du recul, de réfléchir, de peser le pour et le contre... Mais ils sont différents par culture. Et ce qui fait le conflit entre les ethnies, c'est justement les différences parfois énormes de références et de valeurs culturelles. P

Puis, on s'est aperçu, à la fin des années 90, que cela n'allait pas du tout non plus, parce qu'à force de respecter le droit à la différence, on admettait n'importe quoi : parce qu'on ne peut pas admettre, par exemple, l'excision clitoridienne dans certains pays, on ne peut pas admettre l'épuration ethnique, on ne peut pas admettre l'intolérance de certains.

Et Kouchner et d'autres ont inventé le « droit d'ingérence humanitaire », qui est un méli-mélo entre « *tous les hommes sont semblables* » et « *respect du droit à la différence* ». Semblables à quoi ? A l'occidental quand même mais pas trop, respect d'une partie du droit à la différence mais pas trop non plus... puisqu'on ne peut pas admettre tout.

D'autres ont positivé ce « droit d'ingérence humanitaire » en parlant de « devoir de protéger » : c'est ainsi que l'ONU en parle mais vous voyez bien l'ambiguïté de la propagande anti-raciste, qui ne sait plus comment faire pour parler de mon frère, pour parler de l'autre.

Faut-il dire qu'il est semblable et insister sur cela ? Ou faut-il dire qu'il est différent et insister sur cela ? Et le chrétien qui veut une société fraternelle, il veut aussi cette fraternité qui respecte l'altérité.

C'est tout l'enseignement social chrétien, à travers le concept de « *personne* », qui n'est pas celui d'« *individu* » : l'individu, en gros, c'est la personne en tant qu'elle est fermée sur elle-même alors que la personne c'est le même individu mais en tant qu'il est ouvert aux autres et qu'il s'épanouit dans cette ouverture.

Nous voyons bien que ce respect de l'autre est difficile et pourtant je crois qu'il n'y a pas de plus grande injustice sociale que de ne compter pour rien aux yeux des autres.

C'est pour cela que je passe à ma deuxième idée, peut-être aussi paradoxale que celle de l'histoire de l'anti-racisme, qui est que l'amour et la violence ont la même signification. C'est presque un scandale que de le dire, parce que d'ordinaire, on oppose au contraire l'amour et la violence. Car on voudrait un monde d'amour, et non plus un monde de violence et on a bien raison. Mon but n'est évidemment pas de démentir une telle idée !

Mais ce que je voudrais faire remarquer, c'est que, qu'il s'agisse de la violence ou qu'il s'agisse de l'amour, dans les deux cas, il s'agit, entre autres, de me faire reconnaître comme quelqu'un qui compte. Etre aimé, c'est se sentir être aimé de Dieu par exemple, mais pas seulement... être aimé, c'est sentir que quelque part, quelqu'un pense à moi, a le souci de moi, me fait exister en ayant le souci de moi. C'est d'ailleurs pour ça que l'amour contient de la violence. Tout le monde connaît (parce que le cinéma, le théâtre, le roman ne parlent presque que de ça) la querelle d'amoureux : le fait que les amoureux se querellent ne signifie pas qu'ils ne s'aiment pas. La querelle d'amoureux fait partie du jeu même de l'amour.

Qu'est-ce que la querelle d'amoureux ? C'est la querelle dans laquelle je cherche à tester jusqu'où je peux tirer sur la corde, même en « emmerdant » l'autre, pour que j'essaye de voir jusqu'où je peux aller sans qu'il s'en aille. Alors je teste combien je compte pour lui. Alors j'essaye de ne pas aller trop loin parce que je risque de m'apercevoir que je ne compte pas beaucoup.

Il y a cette violence qui est apparue au XXIème siècle mais qui est très différente de la violence des autres siècles. Les autres siècles sont au moins aussi violents que le nôtre ; il n'y a pas de siècle qui serait paradisiaque dans le passé. Mais ce qu'on a inventé ou qu'on a au moins démultiplié, c'est la violence gratuite, la violence qui n'a pas pour but de voler, qui n'a pas pour but de gagner de l'argent, qui n'a pas pour but de se venger.

Cette violence gratuite, on voit bien qu'elle a un sens très précis : « *personne dans ma banlieue ne me reconnaît comme quelqu'un qui compte. Je compte pour rien, je compte toujours et tout le temps pour rien. Alors cette nuit je vais brûler des voitures et quand vous ouvrirez les volets demain matin vous vous apercevrez, devant les voitures calcinées, que j'existe* ».

C'est dire que la violence a bien pour sens d'indiquer au reste de la société : « *mais nom d'un chien j'existe ! Reconnaissez-moi comme quelqu'un qui compte. Si vous ne m'aimez pas, je vais vous faire savoir par la violence que j'existe* ».

Si bien que là aussi l'enseignement social chrétien, lorsqu'il oppose l'amour à la violence n'oppose pas du « cucu la praline » à des réactions humaines normales de conflits, ce n'est pas ça l'enjeu. L'enjeu c'est : il y a conflit dans la société -qu'il s'agisse de l'amour ou de la violence - mais faute d'amour nous n'aurons que la violence. Il ne faut pas donner que de l'argent. Certes il faut donner de l'argent et l'utiliser comme il faut pour ces banlieues mais il faut aussi respecter cette phrase de Saint-Paul « *Quand bien même je donnerais tous mes biens aux pauvres, si je n'ai pas la charité, je n'entrerai pas dans le Royaume de Dieu* ». Regardez bien cette phrase ; moi quand je l'ai lue pour la première fois à la fin de l'adolescence, je me suis dit « mais c'est absurde cela : quelqu'un qui donne tous ses biens aux autres, c'est le comble de la charité ». Or Saint Paul dit : « *Quand bien même vous donneriez tous vos biens aux pauvres, si vous n'avez pas la charité...* ». En fait ce n'est pas ça la charité. Ce qu'il faut en plus c'est prendre les gens en considération. Et cela ne se fait pas avec des lois, cela se fait dans la relation humaine, dans le vécu. Cela se fait quand on supprime des ghettos et qu'on essaie un petit peu de faire une société plurielle et non pas une société où chacun est rangé dans sa communauté.

Mais alors ? Du coup, quel contrat social ? Peut-il correspondre à cette société fraternelle qui respecte l'altérité ? Là, je crois qu'on a un petit peu raté le coche dans l'histoire.

**Il y avait deux contrats sociaux possibles.** On en a pris un qui n'est pas si mal que ça, il est tellement - d'ailleurs - pas si mal que ça que je conseille fermement de le conserver parce que l'on n'en a pas d'autre. Il y a cependant un modèle nettement mieux, vers lequel on pourrait quand même aussi tendre.

**Le premier modèle,** je l'appellerai pour simplifier un petit peu, celui du « *guerrier fatigué* ». Vous savez c'est Rousseau qui raconte en gros dans son contrat social que l'on est dans une société où c'est la guerre civile permanente : chacun essaie de piquer son bien à l'autre, on s'entretue, et on finit par s'apercevoir que personne n'y gagne et les hommes essaient de passer entre eux un contrat. J'appelle cela « *le contrat du guerrier fatigué* » ; il est las de la guerre : si on pouvait un peu s'arrêter. C'est de l'ordre de l'armistice, du cessez le feu ; ce n'est pas le traité de paix, c'est chacun reste sur son qui-vive mais c'est la coexistence pacifique.

Regardez les phrases dont on est pourtant si fier dans la déclaration des Droits de l'Homme ou ce qui tourne autour. « *La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres* » : tous nos gosses apprennent ça à l'école et puis on le leur dit nous-mêmes. On a raison dans un certain sens.

D'ailleurs j'ouvre une parenthèse en disant que, ce que je vais dire de critique à l'égard de la déclaration des droits de l'homme doit en aucun cas être interprété comme une mise en cause de l'existence de cette déclaration : en effet nous n'avons pas autre chose pour l'instant sur cette planète pour essayer d'être constructifs.

Mais quand même, quand je dis que « *la liberté des uns s'arrête où commence celle des autres* », comment me montre-t-on l'autre à mes propres yeux ? On me le montre comme « l'emmerdeur », celui qui est une limite à ma liberté.

La liberté des uns s'arrête où ? Quand autrui arrive ; mais autrui : « *dégage un peu, pousse-toi, tu es trop près !* »

Et quand l'article 4 de la déclaration des droits de l'homme de 1789 dit que « *la liberté est le droit de faire tout* » –jusque-là c'est logique : la liberté c'est le droit de faire tout - mais la phrase continue « *tout ce qui ne nuit pas à autrui.* » De nouveau, autrui apparaît comme la limite de ma liberté, c'est-à-dire qu'il est l'ennemi potentiel, l'adversaire. Le mieux c'est effectivement - et c'est là les droits de l'homme - c'est la coexistence pacifique, l'armistice, mais ce n'est pas la collaboration, ce n'est pas l'entraide, ce n'est pas quelque chose qui me porte vers l'autre. C'est au contraire une société dans laquelle je me méfie de l'autre et je sens bien que l'autre est là pour m'empêcher d'aller plus loin dans l'épanouissement de moi-même.

**Il aurait pu y avoir une autre façon de penser cette société.** Je voudrais m'appuyer sur **Emmanuel Levinas**. Celui-ci dans un article du *Nouvel Observateur* en 1990 écrivait ceci : « *Une mauvaise paix est meilleure certes qu'une bonne guerre* » et il parle dans ce texte des Droits de l'Homme dont je viens de parler. Il explique : « *les droits de l'homme, c'est-à-dire la liberté de chacun, l'unicité de la personne ne courent-ils pas le risque d'être démentis par les droits de l'autre homme* » ? C'est ce que je disais être limité par l'autre. « *Une liberté n'est-elle pas cependant pour l'autre volonté, sa négation possible, principe de guerre entre libertés multiples ?* » dit **Emmanuel Levinas**. Il dit un peu plus loin, « *une liberté qui virtuellement serait déjà la négation de toute autre liberté* ». C'est ce que je viens de dire. D'où Emmanuel Levinas propose justement l'autre contrat social écrivant : « *la paix véritable ne serait pas la non-agression pure et simple mais elle comporterait, si on peut dire, une positivité propre dont l'idée de bonté suggère le désintéressement procédant de l'amour* ». Cela signifie que l'autre contrat social, ce n'est pas « *la liberté des uns s'arrête où commence celle des autres* » mais c'est : « *la liberté de tous commence quand chacun se sent responsable de lui-même et des autres* ».

Ici autrui n'est plus une limite à ma liberté, autrui est même la condition de ma liberté, autrui donne du sens à ma liberté parce que le nombrilisme individualiste finit par l'absurde : il me détache des autres, il me détache de la vie, il me referme sur moi-même, il me pousse à des conduites suicidaires.

Mais au contraire, la fraternité, la responsabilité des autres me poussent à m'attacher à la vie, à m'attacher aux autres, donne un sens à ma liberté et autrui devient indispensable à cette liberté. Alors,

c'est le sens de l'Évangile : « *Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (St Jean) ou bien dans les Actes des Apôtres « *il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* », cette idée qu'il ne s'agit pas de voir dans autrui l'empêcheur de m'épanouir mais de voir dans autrui, au contraire, la condition d'un épanouissement où être épanoui, c'est être ouvert et non pas fermé sur soi.

Bref, il y a un autre modèle qui est le modèle où autrui n'est pas l'autre adversaire, mais autrui est l'autre horizon de mon ouverture, horizon du don de moi-même, horizon de ma propre responsabilité.

Evidemment quand j'ai dit cela, je suis obligé de dire que ce n'est pas toujours très facile. En fait, c'est facile à dire mais c'est difficile à faire, parce que respecter l'autre en tant qu'autre, c'est facile quand c'est mon copain ; respecter ma mère, ce n'est pas trop dur, mais respecter « le salaud », c'est un autre problème. On est toujours « le salaud » de quelqu'un et on a tous une idée particulière du « salaud ». On peut essayer de trouver un exemple universel du « salaud » ; c'est, mettons, un assassin d'enfant. Cet homme, objectivement, est indigne. Il n'a aucune dignité morale ; il n'y a aucune raison humaine pour que je le respecte ; aucune ; il s'est rendu totalement indigne : c'est « le salaud ». Et pourtant, précisément dans l'humanisme social chrétien j'ai à le respecter : pourquoi ? On connaît cette histoire du Général, il y a quelques années ayant fait la guerre d'Algérie, ayant torturé et disant : « *si je devais recommencer, je recommencerais à torturer* ». On s'est plus ou moins scandalisé, parce que c'est facile pour moi de me scandaliser. Je me scandalise quand vous voulez : là, en ce moment dans cette pièce, on est entre amis, je peux avoir des idées généreuses, vaillantes, pleines d'exploits, des idées épiques et édifiantes, cela ne me fait pas trop mal ; mais le problème c'est d'être en situation, et ce Général dit « *ma troupe s'est faite massacrer hier par une embuscade et ils ont été atrocement mutilé dans la tuerie qui s'en est suivie. J'ai un prisonnier, ce prisonnier sait où est l'ennemi qui va recommencer à faire ses embuscades ; je vais de nouveau perdre mes copains, ce type a participé à la tuerie, quel est mon devoir ?* » – Je dis bien « *devoir* » - pas mon droit. Le général répond « *mon devoir moral c'est de le torturer pour défendre les miens* » Et pourtant, il y en a qui ne torturent pas. S'il y en a qui ne torturent pas, qu'ils soient croyants ou pas croyants, c'est que quelque part ils sont persuadés que l'homme vaut plus que l'homme.

C'est la phrase de Pascal : « *l'homme vaut infiniment plus que l'homme* ». Il y a dans l'homme une dimension spirituelle qui est inaltérable quelle que soit l'indignité morale. Et si je ne crois pas qu'il y a dans l'homme une dignité spirituelle inaltérable quelle que soit l'indignité morale, je n'ai aucune chance de pouvoir **respecter la dignité de la personne humaine** qui est au cœur même de l'enseignement social chrétien. L'idée de dignité, c'est l'idée de l'homme à l'image de Dieu, c'est l'idée d'incarnation, idée proprement chrétienne, Dieu dans l'homme. Il y a une dimension divine de l'homme quelle que soit sa conduite. En plus, à la question de tous les athées, de tous les agnostiques - et ils ont parfois raison- « *où est votre Sauveur ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a sauvé quoi ? Entre l'an moins deux et l'an plus deux où est la différence ? Entre l'an moins 500 et l'an plus 500 où est la différence ? Entre l'an 0 et l'an 2006 où est la différence ? Il a fait quoi votre sauveur ?* ». Ce qu'il a fait, c'est qu'il a réhabilité l'homme à ses propres yeux et à ceux des autres. La rédemption, c'est une réhabilitation dans la dignité. Quelle que soit mon indignité morale (et nous avons tous une indignité morale), j'ai une dignité spirituelle absolue, une dignité sacrée de la personne humaine.

Elle est là la Rédemption, il est là le pardon, il est là le salut.

Cela, c'est concret et engage la société. Alors, certes, il ne s'agit pas de laisser courir un assassin d'enfant : il s'agira par exemple de le considérer comme un sujet de droit et de lui accorder tous les droits de la défense et le respect du code de procédure pénale.

Cette idée en bouscule une autre : Si toute personne est investie du divin, cela signifie que la fraternité procède de cette paternité spirituelle. La fraternité entre tout ce qu'il y a de semblable entre tous, ce n'est pas la taille, les os, la couleur de peau ou la culture : ce qu'il y a de commun entre tous les hommes, c'est cet investissement divin, cet investissement christique, cette paternité spirituelle, cette fraternité dans le Christ. Cette **fraternité** n'est pas facile non plus à gérer parce qu'elle va devenir heureusement profane, je dis bien heureusement parce qu'elle ne reste pas dans le cercle des chrétiens ; elle va dans toute la société quand elle devient la troisième grande valeur républicaine : **liberté, égalité, fraternité**. La fraternité n'appartient pas en propriété privée à l'enseignement social chrétien et pourtant il y a une littérature immense sur la liberté, au sens républicain. Il y a une littérature encore plus grosse

(parce que le marxisme est arrivé) sur l'égalité ; mais sur la fraternité il n'y a pas grand-chose en littérature républicaine. La raison en est simple : la liberté peut se légiférer, la loi peut protéger les libertés. L'égalité peut encore plus se légiférer ; on légifère tellement que cela devient un état totalitaire parfois. Mais la fraternité, elle, ne se légifère pas, elle ne se décrète pas, elle se vit de l'intérieur et elle est pourtant indispensable parce que la liberté et l'égalité sont complètement contradictoires. Si je fais un monde de liberté, ce sera un monde de jungle. Si chacun peut faire ce qu'il veut, quand il veut, c'est forcément la loi du plus fort ; mais en revanche, si j'instaure l'égalité ce sera forcément au détriment de la liberté des uns ou des autres.

La seule façon de conjuguer la liberté et l'égalité, (c'est-à-dire ces deux mondes qui se sont mis face à face durant la guerre froide), c'est la fraternité, parce que la fraternité c'est le consentement libre de chacun à l'égalité de tous. Ce n'est pas la contrainte que chacun accepte, c'est le libre consentement de chacun à l'égalité de tous ; elle est donc indispensable cette fraternité mais elle est difficile à gérer parce qu'elle pose un problème de communication qui est dû à l'altérité du frère, au fait que le frère ce n'est pas l'autre moi : c'est un moi tout autre.

Lorsqu'on veut transmettre une idée, on sent bien la difficulté qu'il y a à se mettre sur la même longueur d'onde. Cela c'est l'expression populaire. L'expression un peu plus scientifique c'est trouver ce que Rodolphe Jiglione (qui est un grand spécialiste des sciences de la communication, Français) appelle « le contrat de communication ».

J'explique rapidement pour bien mettre en évidence l'altérité du frère et entrer en communication avec lui. En ce moment, je suis en train d'avoir des propos que vous avez la gentillesse d'écouter parce qu'il y a un contrat social tacite entre vous et moi. Quand vous êtes entrés à 11h dans cette salle, vous saviez que vous alliez entendre quelqu'un. Vous vous attendiez à ce qu'il parle. Moi-même quand je suis rentré, je m'attendais à parler ; du coup il y avait un contrat tacite entre vous et moi qui fait qu'on est en train de s'écouter ; tout à l'heure nous serons en train de débattre. Mais si maintenant, je vais sur la place de l'Opéra à Paris en descendant à Auber et que je dis : « *cette conférence je ne la trouve pas trop mal, je vais la refaire* », et je me mets à la faire là : ce sont les pompiers qui viennent me chercher et pourtant j'aurais les mêmes mots que maintenant où personne (ou du moins je l'espère) n'a envie d'aller chercher les pompiers. C'est, en effet, qu'à la Station Auber il n'y aura pas de contrat de communication, mais des gens qui traversent la place de l'Opéra et qui ne s'attendent pas à avoir cette communication là. D'ailleurs je ne peux pas rentrer dans cette communication.

Et bien, quand on transmet, même dans un esprit de fraternité et surtout parfois dans un esprit de fraternité, cela ne marche pas, si je ne fais pas attention au contrat de communication. Nous avons eu l'expérience des professeurs lors du 60<sup>ème</sup> anniversaire de la libération des camps de la mort de faire des cours édifiants sur la Shoah, contre la répétition de tels événements. Des classes entières sont parties en train, en car, en avion visiter ces camps de la mort évidemment pour essayer de convaincre les jeunes que « *plus jamais ça* », c'était bien l'idée évidemment. Or, surprise, une minorité, (certes une toute petite minorité mais une minorité dans chaque classe quand même), au lieu d'entrer dans ce jeu de l'édification au scandale, s'est mise plus ou moins en chahutant, plus ou moins sérieuse, en tout cas provocatrice, disant « *mais ce sont les nazis qui ont raison* » et en allant jusqu'à faire des croix gammées dans les camps de la mort (ça c'est encore plus minoritaire que la minorité dont je parlais tout à l'heure !). Qu'est-ce qui s'est passé ? Ce qui se passe c'est que le contrat de communication n'a pas fonctionné. Le contrat de communication de l'école est très précis : c'est un contrat de communication rationnel. En mathématiques, en histoire, en français, le professeur lorsqu'il écrit quelque chose, il ne l'explique pas avec des larmes, il ne l'explique pas avec la voix cassée, il n'explique pas en faisant des grands gestes : il explique rationnellement et là ça marche. Il y a toujours les bons et les mauvais élèves mais il n'y a pas de révoltes spéciales. Les élèves sont en contrat de communication comme vous et moi en ce moment. Mais lorsque le même professeur, de façon exceptionnelle joue dans l'émotionnel et non plus dans le rationnel, là, il s'expose, il sort du contrat de communication et ça ne fonctionne plus. Si le même film passe à la télévision en famille, ça marchera pour le même gosse. Ça marchera pourquoi ? Parce qu'en famille il y a de l'émotionnel mais pas à l'école. Donc la fraternité : oui. Cet enfant à qui j'enseigne les horreurs de la Shoah est mon frère et c'est pour cela que je voudrais le convaincre. Mais il faut tenir compte de l'altérité et il faut tenir compte aussi qu'ils ont un système de valeurs qui n'est pas mon système de valeurs.

Concernant le couple, l'idée que je peux en avoir à 60 ans (parce que c'est celle que l'on m'a communiquée) c'est - que je l'observe de fait ou pas- que la **fidélité** est une valeur. Chacun peut avoir telle ou telle déviance par rapport à cela mais il la considère comme une valeur quand il a mon âge et mon éducation. Mais les jeunes, y compris ceux qui ont ce genre d'éducation aujourd'hui, n'ont pas forcément cette idée là. Il y a une idée plus forte que la fidélité, une valeur plus forte pour eux que la fidélité, plus valable, plus forte en valeur : c'est l'**authenticité**. L'authenticité, ils la mettent partout, et à juste titre : ils ne veulent plus de « play-back » dans la musique, ils ne veulent plus d'artifice en politique, ils ne veulent plus de langue de bois ; ils veulent de l'authentique. Et dans le couple aussi ils veulent de l'authentique. Qu'est-ce que cela veut dire dans le couple ? Cela veut dire que quand on s'aime vraiment, on est ensemble ; si on s'aime moins, il y a hypocrisie à vouloir continuer. Etre authentique, c'est se séparer. Vous voyez bien qu'il y a là un conflit des valeurs qui fait que l'autre est autre. Il ne s'agit pas de lui dire « *tu es le roi des cons* » ; je n'y arriverai pas en disant ça, parce qu'il n'est pas en train de penser « une non-valeur » ; il n'est pas en train d'être le méchant et moi le gentil ; il a une autre vision de la société, et qui n'est pas non plus si éloignée que cela de nos idéaux. L'authenticité, quand même on n'est pas contre. Alors, certes, on peut faire remarquer qu'être authentique c'est en fait être fidèle à sa promesse et non pas fidèle à ses fantaisies. Néanmoins, ils ont ce genre de valeur et faisons bien attention au fait suivant : dans le problème de la transmission, il ne s'agit pas de vouloir que celui à qui je parle télécharge sur le disque dur de son cerveau ; il ne s'agit pas de faire du clonage lorsque je transmets mes valeurs. Cela, ce n'est pas respecter l'altérité de mon frère ; je ne respecte pas le fait qu'il est autre. En fait, que mon enfant ou mes élèves ou mes amis soient fidèles à mes choix ou qu'ils soient révoltés, de toute façon ils sont porteurs de la marque des parents ou des éducateurs qu'ils ont eus. Qu'ils soient révoltés ou fidèles à ces choix, ils sont porteurs de cette marque. Le courant passe de toute façon. Permettez-moi ce jeu de mots, il est parfois courant alternatif mais le courant passe.

Hannah Arendt disait : « *pour préserver ce qu'il y a de neuf et de révolutionnaire dans chaque enfant il faut une éducation conservatrice* ». Pour préserver ce qu'il y a de neuf et de révolutionnaire, c'est-à-dire pour que l'enfant ait à se positionner en pour ou en contre, il faut qu'il y ait un positionnement. Le respect de l'altérité c'est que mes paroles sont parties et leur destin leur est propre ; c'est à autrui de les reprendre à son compte et en fonction de la liberté parce qu'il est autre. Donc en fin de compte, mon frère c'est bien tout à fait l'autre, l'autre vers lequel je tends, pour lequel je me projette dans cette ouverture et cet horizon. Il est le tout autre, il est même le tout autre en tant que Dieu. Et je termine par une autre citation de Levinas qui dit : « *Le visage est ce qu'on ne peut tuer ou du moins ce dont le sens (et j'insiste sur sens) consiste à dire « tu ne tueras point » et je suis celui qui se trouve des ressources pour répondre à l'appel de ce sens* ». Dans l'accès au visage il y a certainement aussi un accès à l'idée de Dieu. Ce sera ma conclusion et je vous remercie de votre attention.

## **QUESTIONS :**

**1** *Ma question porte sur les jeunes de banlieue dans le prolongement de ce que vous avez dit sur le contrat de communication :*

*Croyez-vous qu'une communauté affublée d'une étiquette chrétienne peut sortir les jeunes de banlieue de l'altérité ? Les enjeux c'est qu'on veut lutter contre le communautarisme, sortir une communauté de l'altérité, on veut lutter contre une communauté par une autre communauté, ce qui est contradictoire et d'autant plus contradictoire que la communauté chrétienne est très éloignée des jeunes des banlieues*

## **Réponse de Bernard Ibal :**

C'est une question qui est compliquée et je n'ai pas la réponse à tout, sinon cela se saurait. L'étiquette chrétienne n'est pas faite pour être portée sur son front. Je crois que le chrétien social, (le chrétien qui donne priorité à la démarche caritative ou militante), ce chrétien-là doit se fondre avec tous les citoyens. Il ne doit pas créer son mouvement spécial pour lui mais il doit se fondre avec les autres, avec tous ceux qui s'agissant du problème des banlieues, veulent bien trouver des solutions. Et précisément, ici, la solution n'est pas facile à construire. Elle est plus facile à dire : c'est à coup sûr le

mixage, le mixage des ethnies, le mixage des pauvres et des riches, le mixage des cultures et non pas l'enfermement dans les ghettos. C'est donc toujours l'ouverture à l'altérité qui est la solution, ce n'est jamais la fermeture sur l'identité : c'est le grand message de l'enseignement chrétien, l'ouverture à l'altérité et non la fermeture sur son identité. On le sait très bien, si la culture occidentale a eu un tel destin malgré tous ses défauts, comparativement à d'autres cultures, c'est parce qu'elle est un mélange de cultures extrêmement diverses qui ont fini par fusionner, mais d'abord dans le sang et dans les larmes. Donc l'ouverture aux autres est la solution et la fermeture sur son identité est toujours une erreur. S'il y a des chrétiens qui, il y a quelques dizaines d'années avaient cette volonté de se refermer sur une identité purement chrétienne et se sont parfois éloignés de l'Eglise, le tort de leur démarche n'est pas leur foi, c'est d'avoir raté le sens principal de l'enseignement social chrétien qui est cette ouverture là et non cette fermeture sur soi. Alors je n'ai pas la solution aux problèmes des banlieues, mais je sais qu'il est dans l'ordre de l'ouverture et non pas de la fermeture.

**2** *J'ai une question qui ressemble un peu à la précédente : je voudrais connaître plus précisément le rôle de l'Eglise dans l'accueil des immigrés. S'il y a eu autant de difficultés dans les banlieues c'est que quelque part l'intégration des immigrés n'a pas été bien faite. Quelle solution l'Eglise apporte-t-elle à ce problème ? Quelles sont les actions qu'elle a déjà entreprises, déjà faites parce qu'elle a quand même un rôle, elle n'est pas toute seule à faire ce travail mais c'est quand même elle qui donne l'impulsion*

**Rép. de B.I. :**

J'espère que ce sont les pouvoirs publics qui essaient aussi de trouver une solution. L'Eglise a aussi un rôle à jouer. Je crois que des mouvements très proches de l'Eglise comme le CCFD ou le Secours Catholique ou d'autres ont quand même donné beaucoup dans le sens de l'intégration de l'immigration et continuent à donner beaucoup. Mais je voudrais revenir sur la déclaration récente des évêques au sujet de l'immigration, qui peut paraître étonnante à certains. En effet, je peux avoir un discours économique, un discours politique, social sur l'immigration qui consiste à juste titre à dire que : « *l'on ne peut pas recevoir - c'est classique maintenant - toute la misère du monde* » et qu' « *il faut bien essayer de gérer ces flux migratoires, parce qu'on ne peut pas continuer comme cela* ». Ce discours a un sens économique et il est juste du point de vue du sens économique.

Seulement, pour le chrétien, il n'y a pas que le sens économique : si ce que j'ai dit tout à l'heure est vrai, à savoir que tout homme est investi du divin, investi du Christ, sauvé, pardonné, réhabilité dans toute sa dignité quel qu'il soit, je ne peux pas le traiter comme du bétail, je ne peux pas le traiter comme une machine, je ne peux pas le traiter comme une marchandise. Et, ce que les évêques ont dit c'est que les immigrés qui sont là depuis longtemps, même s'ils sont sans papier, ils doivent rester et on doit leur donner des papiers. C'est ce que disent les évêques ; on doit même appuyer le regroupement familial, à condition qu'il n'y ait pas les exagérations de la polygamie. Ce n'est peut-être pas logique du point de vue économique mais c'est logique du point de vue spirituel et qu'est-ce qui doit l'emporter là ? Chacun voit évidemment en fonction de sa propre visibilité

- *Est-ce qu'il n'y aurait pas des solutions intermédiaires ? On a l'impression que les étrangers sont, soit sur le point d'être expulsés soit, deviennent complètement français puisqu'ils sont régularisés ? Est-ce qu'il n'y aurait pas une autre solution intermédiaire c'est-à-dire de les accueillir puisqu'ils sont là ? ils sont quand même dans des situations de détresse, on ne comprend pas souvent pourquoi ils partent, ils ont énormément de difficultés et sont prêts à prendre des risques énormes ? Est-ce que ce n'est pas possible de les accueillir pour une ou quelques années et après, essayer de parler avec les dirigeants des autres pays pour trouver des solutions ?*

**Rép. de B.I. :** Cela commence à se faire

- *Parce que là on a l'impression que l'immigré, soit il est complètement français, soit il est expulsé. Ce que je trouve assez étrange c'est qu'il n'y a pas de « statuts » intermédiaires ?*



## Rép. de B.I. :

Il y a bien des statuts intermédiaires mais qui sont scandaleux : il y a le statut intermédiaire par exemple de l'interne polonais dans un hôpital parisien, (il y en a pas mal), qui gagne 1500 € par mois et qui fait son travail d'interne comme n'importe quel interne, y compris en chirurgie ou en anesthésie. Ce n'est quand pas la misère, mais il est totalement exploité. On a un peu le cas « entre les deux », qui est courant. Ce qui doit être mis en place - et les partis politiques y pensent – [(est-ce qu'ils y pensent sincèrement ou est-ce qu'ils y pensent avec démagogie ? cela n'est pas mon propos, je n'ai pas à soupçonner tel ou tel parti d'en dire plus qu'il ne veut en faire)]. Il semblerait que tous les grands partis aujourd'hui s'accordent à penser qu'il faudrait négocier avec les pays d'émigration pour que ces pays se développent et n'aient pas cette propension à venir chez nous en immigré. Il y a déjà des accords qui ont été passés avec tel ou tel pays, ça commence à venir, mais il ne faudrait pas que ce soit des accords de dupe, de faux accords qui profitent encore et toujours aux mêmes. Ce sont des choses qui sont un peu délicates à juger ensuite du point de vue politique et économique. Il est certain que guérir la cause des flux migratoires dangereux, guérir cette cause c'est aller dans le sens de l'aide des pays riches envers les pays pauvres, non pas pour leur donner à manger, mais pour leur donner la capacité à prendre eux-mêmes en main leur propre destin. C'est plus facile à dire qu'à faire

## Bernard Schneckenburger :

Je voudrais apporter une information à ce que vient de dire Bernard Ibal en signalant l'intervention ,cet après-midi, de Céline Dumont et Jean-Marie Guillon qui sont deux **témoins** invités par notre équipe d'animation. Ils appartiennent à ce qu'on appelle le « Réseau Chrétiens immigrés » et ils m'ont indiqué qu'ils allaient témoigner sur « Engagement pour plus de justice dans l'accueil des étrangers en France et en Europe ». Donc tous ceux qui s'intéressent aux questions que nous venons d'évoquer pourront aller écouter ces deux **témoins** cet après-midi.

**3** *J'étais dans un groupe qui s'est réuni au cours de l'année sur le thème « Eglise et Société » et voudrais retransmettre un propos à la suite de ce que vous avez dit. D'abord je voudrais vous remercier parce que cela fait chaud au cœur ce que vous avez dit, c'est très profond. Et en même temps, parfois on aborde les problèmes sociaux en mettant en avant des problèmes d'organisation, de violence, de conflit etc....et là, je trouve qu'il y avait une dimension, je vous dis, qui fait chaud au cœur. Une des difficultés que l'on a senties dans notre groupe c'est de dire « comment transmettre tout cela ? ». L'Eglise a un bon message, cela on en est convaincu, mais ce message dans la société actuelle n'est plus entendu. Parfois même il est méprisé, il y a une forme d'agressivité. L'éducation, l'éducation nationale, enfin, au sens large les systèmes éducatifs, ne sont pas suffisamment imprégnés de ces valeurs ou ne le sont plus. Vous avez parlé de la fraternité, c'est vrai on parle beaucoup de liberté, d'égalité dans les programmes, mais est-ce qu'on parle de fraternité ? Puis en parler c'est une chose, en vivre c'est autre chose. Et puis deuxième grand support : les médias, les moyens de communication. Et là notre groupe disait, là aussi, on se sent agressé, marginalisé par rapport à ce message. Donc il y a une coupure entre ce que nous vivons dans nos familles, dans nos paroisses, dans certaines écoles peut-être, et ce que la société vit autour de nous ; ce n'est pas forcément ce que vit notre voisin qui pense peut-être la même chose que nous, mais la communication générale n'est pas du tout sur la même cible. Je témoigne un peu de ce qui s'est dit dans notre groupe et je voudrais savoir comment vous réagissez à cela ?*

## Rép. de B.I. :

Je vois que votre groupe a vraiment réfléchi sur cette question, mais je serais peut-être moins pessimiste que vous, parce qu'on a quand même vécu d'autres périodes où nos valeurs, nos idées, nos façons de voir la société étaient beaucoup plus mal vues, voire persécutées. Je parle de périodes récentes qu'on a vécu nous-mêmes. Dans le début des années soixante dix, j'étais donc professeur de philosophie, et je passais carrément pour un débile mental de ne pas être marxiste et d'être chrétien ; carrément pour un débile. Or en 2006, c'est celui qui est resté marxiste qui passe carrément pour un débile. Donc les

choses quand même ont changé, et pas forcément dans le sens négatif. La télévision véhicule des idées souvent inadmissibles qui ne correspondent pas à une vision fraternelle, à une vision sociale chrétienne ou chrétienne sociale de l'humanité mais en même temps ce n'est pas toujours vrai. Regardez un peu comment les médias ont transmis (et quand même avec pas mal de respect, et en tout cas avec énormément d'heures et de lignes), la mort de Jean-Paul II... à tel point que ceux qui ne sont pas de notre sensibilité disaient en avoir marre...

Quant à l'école, là il y a effectivement un problème plus grave. A force d'être rationnelle, comme je le disais tout à l'heure, l'école ne parle que du fonctionnement des choses : comment fonctionne un atome, comment fonctionne l'économie, comment fonctionne un roman, comment fonctionne une cellule vivante etc... mais elle ne porte jamais sur quel sens cela a. La question du sens n'est jamais posée à cause de la vieille laïcité, pas la nouvelle laïcité, la vieille laïcité qui a peur que si l'on parle du sens on glisse vers le spirituel et non pas uniquement l'intellectuel ; en effet, on va vers les causes premières si l'on pose la réflexion sur le sens. La question du sens porte sur les causes premières et sur les fins dernières, donc elle risque de « dérapier », « dérapier » pour eux, vers le spirituel. C'est Edgar Morin qui le dit, la nouvelle laïcité c'est un questionnement ininterrompu sur le sens. Si la nouvelle laïcité se définit comme cela : une question ininterrompue sur le sens, l'école peut évoluer vers un bon questionnement ; et en plus vous remarquerez que ma foi a presque la même définition que leur laïcité, puisque la foi, la vraie, c'est aussi un éternel questionnement sur le sens. Donc justement, on peut peut-être se rejoindre dans cette interrogation. Il n'y a pas de foi qui ne doute pas pour pouvoir elle-même s'enrichir. On peut donc marcher avec eux. Le problème c'est que cette nouvelle laïcité personne ne l'écoute, personne ne l'entend. Et je ne vois que des vieux « laïcards » je ne vois pas beaucoup de nouvelle laïcité autour de moi ? Et l'école continue à ne parler que de fonctionnement et ne pas assez parler du sens.

**4** *J'aurais tendance, moi, à vous dire que votre discours a parlé à ma conscience, voire à ma bonne conscience. Il est relativement aisé de sembler offrir à l'autre. Est-ce qu'en final tout problème n'est quand même pas politique parce que fruit de ma possibilité d'accepter l'étranger non pas là où il est mais à côté de moi, et quelle place à ce moment-là serais-je capable de lui faire. Je ne crois pas que nous soyons seuls fraternels et pas appelés à une autre ouverture par rapport à la fraternité, justement.*

#### **Rép. de B.I. :**

Je comprends un petit peu ce que vous dites et j'ai tendance à vous donner raison. Je voudrais revenir pour vous répondre sur la première idée que j'ai soulevée, celle de Merleau-Ponty : « *la société est tension et rapport vivant entre les individus* ». L'image que j'ai essayé de donner de la société, mais trop rapidement, et peut-être confusément c'est qu'elle n'est pas douce, douceuse, ce n'est pas une pouponnière, ce n'est pas une harmonie, c'est bien quelque chose qui est en permanence tendu, conflictuel. Il faut bien savoir que ma fraternité qui est ouverture à l'étranger ne signifie pas que je dois tout accepter et que je dois sans arrêt être en admiration devant l'étranger parce qu'il est étranger. J'ai des choses à lui dire, j'ai peut-être des conflits à assurer même. Je ne parle pas de conflit armé mais de conflits à assumer. Le dialogue n'est pas quelque chose de gentil, de calme. Regardez l'Évangile : « *Je suis venu apporter le feu* » et dans la même citation « *je ne suis pas venu apporter la paix* ». La fraternité c'est quelque chose qui implique jusqu'au conflit, mais le conflit reste fraternel si je maintiens toujours le dialogue ouvert, si je considère tout autrui comme un interlocuteur valable. Là il y a fraternité, mais considérer autrui comme un interlocuteur valable ne signifie pas que je lui donne raison et être responsable de ses actes devant autrui ne signifie pas que l'on dise pardon tout le temps. Je peux très bien assumer mes actes : pour répondre de mes actes je peux dire « *je m'excuse* » c'est vrai mais je peux dire aussi « *je persiste, insiste et signe* ».

On a trop tendance à avoir comme image de la fraternité : « *Si tous les gars du monde se donnaient la main* ». Cette image horizontale est une image laïciste d'abord, ce n'est pas une image chrétienne et elle est contraire à la vision chrétienne de la fraternité. La vision chrétienne de la fraternité est verticale, elle n'est pas horizontale, c'est une paternité spirituelle qui nous investit si nous voulons être frères ; d'où cette verticalité, cette transcendance et ce n'est pas parce que l'on se donne la main. Du

coup mon rapport avec l'autre c'est un rapport d'altérité. Ma fraternité n'est pas une amitié miroir qui consiste à renvoyer à l'autre la belle image qu'il attend que je lui renvoie mais c'est avoir parfois une attitude effectivement conflictuelle avec lui. Et dans mon accueil de l'étranger, j'ai à dire parfois à l'étranger que là il dépasse un peu les bornes et qu'il va falloir qu'il fasse un petit peu autrement. Ce n'est pas un abandon, une capitulation, c'est une ouverture à l'autre, un dialogue que je maintiens ouvert.

**5** *Je pratique une solution, je fais de la morphopsychologie et au fond, le slogan c'est : « ne pas juger, comprendre ». Et je trouve que c'est essentiel d'abord de se comprendre soi-même et regarder les gens sur leur visage et puis les comprendre. Ce n'est pas facile, mais c'est quand même essentiel de pouvoir comprendre des gens fort heureusement différents. Et je crois qu'on peut rire et de soi-même et des autres, et cela me paraît essentiel.*

**Rép. de B.I. :**

Oui, Kierkegaard, un philosophe allemand du XIX<sup>ème</sup> a beaucoup développé le raisonnement selon lequel l'humour et l'ironie sont des concepts philosophiques fondamentaux parce qu'ils appartiennent à la remise en question, à l'interrogation sur soi-même et sur les autres. Il indiquait que l'humour et l'ironie étaient démarches de sagesse, profondes démarches et c'est même pour lui l'incognito dit-il, l'incognito du spirituel. L'humour et l'ironie sont l'incognito du spirituel. De ce point de vue, vous avez tout à fait raison. Ne pas se prendre au sérieux c'est capital et en même temps je crois que de comprendre les autres c'est devenir optimiste : parce que, certes, la génération qui nous suit n'a peut-être pas la même vision du travail que l'on avait- on peut le regretter- peut-être qu'elle n'a pas la même vision du respect qu'on avait- on peut le regretter -mais attention, soyez ouverts aux valeurs nouvelles dont ils sont porteurs.

Je parlais tout à l'heure d'authenticité, mais il y a l'esprit sportif, je ne parle pas du sport professionnel mais de l'esprit sportif. L'esprit sportif est une valeur forte et une valeur qui correspond même au vocabulaire des apôtres. Vous savez que Saint Paul, se compare lui-même quatre fois, je crois, à un coureur à pied. Il compare sa vie spirituelle à celle d'un coureur à pied. Il y a des valeurs comme le respect de la nature que l'on n'avait pas quand on avait vingt ans. Il y a des valeurs comme le respect inconditionnel de la dignité de l'homme quelle que soit la politique et quelle que soit la circonstance liée aux actes. Ils sont très désengagés politiquement parce que pour eux rien ne vaut que l'on persécute l'homme, aucune idée ne vaut assez pour que l'homme soit persécuté. La génération qui là est porteuse de nouvelles valeurs qui correspondent aussi à des valeurs chrétiennes, qui n'ont pas les mêmes insistances que nous, mais qui sont tout aussi positives que les nôtres. Il faut savoir les voir, donc comprendre les autres, savoir les voir et les cultiver, cultiver ce qui est en germe chez les autres et aider ces valeurs naissantes. Il faut peut-être arrêter de pleurer sans arrêt sur des valeurs qui s'en vont. J'ai trouvé, (mais je ne suis pas le seul à l'avoir trouvé, ce n'est pas un exploit), un écrit de Platon dans sa lettre 8, (4<sup>ème</sup>/5<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ), qui fait dire à Socrate que les jeunes d'aujourd'hui, (donc il y a deux millénaires et demi) : « *ce n'est pas ça, c'est la pleine décadence* ». Au bout de deux millénaires et demi de décadence on ne se porte pas trop mal.

**6** *Bonjour, j'ai deux questions :*

- *Ma première question est encore sur l'immigration. L'immigration n'implique-t-elle pas l'obligation d'une formation de l'immigré à la culture de l'accueillant, une sorte de refus de son altérité, sans perdre sa dignité évidemment. Je rejoins un peu ce que vous avez dit sur l'ouverture, mais ouverture à partir d'une base conservatrice que l'immigré doit acquérir avant de pouvoir s'ouvrir à sa culture. Il faut déjà que l'on se mette d'accord et plutôt sur la culture de l'accueillant. Est-ce que c'est faire cela l'ouverture en particulier pour l'accueil des immigrés ?*

- *Aujourd'hui comment désamorcer la peur chez les jeunes, en particulier la peur de l'éducateur. Pour avoir rencontré des jeunes qui traînent un peu dans la rue, déjà pour avoir leur nom c'est difficile, dès que la police arrive ça court dans tous les sens alors que finalement ou pourrait se demander ce qu'ils ont à se reprocher. Comment désamorcer ce genre de situation ?*

**Rép. de B.I. :**

C'est toute l'ambiguïté que j'ai tentée, trop vite, d'exposer avec l'histoire récente de l'antiracisme : on n'arrête pas d'osciller entre « *autrui est mon semblable* » et puis « *le respect du droit à la différence* ». L'intégration c'est de nouveau le retour à l'idée : « *l'autre est mon semblable* », c'est-à-dire qu'il ne sera quelqu'un de bien que s'il me ressemble ; l'intégration, c'est : « *il ne sera acceptable que s'il me ressemble* ». Après tout pourquoi pas ? Ce n'est pas une condamnation en soi, mais c'est quand même le contraire de ce qu'on a dit pendant des dizaines d'années au sujet du « *respect du droit à la différence* ».

Vous avez tout à fait raison : ce que veut dire intégrer, c'est éduquer à notre propre culture. On ne peut pas vouloir cela et le respect du droit à la différence. On ne peut admettre cela, c'est ou l'un ou l'autre, il faut assumer. Il faut assumer qu'on a forcément les mains sales quelque part parce que lorsqu'on s'engage on a forcément à un moment à écorner telle ou telle valeur au nom de telle ou telle autre.

Lorsque Camus a eu son prix Nobel de littérature, il est allé le chercher à Stockholm ; évidemment on a interviewé Sartre en lui demandant : « *qu'est-ce que vous en pensez ?* » Vous savez c'étaient des frères ennemis, alors Sartre dit, « *C'est bien fait pour lui, Camus a les mains propres mais il n'a pas de mains, d'ailleurs Camus a plein d'idées généreuses, mais il n'a jamais rien fait* ». Effectivement il ne faut pas en rester, nous les chrétiens, aux idées généreuses, à dire, article 1 : « *vive l'intégration* », article 2 : « *respectons le droit à la différence* » ; non cela n'est pas possible.

Alors ce qu'on peut dire c'est que l'intégration doit se faire, c'est-à-dire l'assimilation à notre propre culture de façon nuancée et dans le respect d'une différence qui est tout à fait acceptable. L'intégration n'est pas à faire à cent pour cent, elle est à faire dans la possibilité d'une vie commune au sein d'un même territoire ; mais les immigrés peuvent garder une foi musulmane (par exemple) si cette foi musulmane n'oblige pas à des comportements excessifs et inacceptables. Donc, assumons le fait qu'on ne peut pas tout vouloir à la fois et assumons. Si nous sommes pour l'intégration - et si on veut garder les immigrés qui sont sur notre sol depuis plus de cinq ans - (c'est mon choix à moi) c'est notre devoir de les garder, mais c'est leur devoir de s'intégrer. Du coup, en même temps, je ne m'autorise plus à parler de « *droit à la différence* » ; sinon je mens et je me mens pour me donner bonne conscience. Je ne sais si j'ai répondu à votre question. Je répète que je n'ai pas la solution à tout, sinon je serai vraiment ailleurs, on m'aurait déjà appelé au Vatican ou je ne sais pas où.

La question de la peur c'est la question même de l'altérité : l'autre, parce qu'il est autre, fait peur ; l'autre parce qu'il est le non-moi, il est l'opposé de moi, il est le danger et c'est hélas ce que confirme la Déclaration des Droits de l'Homme. Cette déclaration fait un pacte de coexistence pacifique mais ne résout pas le traité de paix entre les hommes. Pour que l'altérité cesse de faire peur, il faut que je me convertisse. Vous savez, dans chaque homme - et la *metanoïa* évangélique est là - [la « *metanoïa* », mot grec, c'est le progrès, en français c'est la conversion] : est-ce qu'on est capable de convertir la peur du risque en goût du risque ? Parce qu'il existe aussi le goût du risque, la peur existe ; la peur du risque existe, le goût du risque existe. L'autre c'est un risque. Tout autre, tout frère est un risque. Est-ce que je n'ai que la peur du risque ? Parce que là alors je me referme et je crée des clôtures ; ou est-ce que j'ai un peu aussi, et en même temps le goût du risque, et donc, en ce sens, le goût de l'autre ? C'est cette conversion qui fait passer du vieil homme à l'homme nouveau dans le Nouveau Testament.

**Alban Sartori** : On va prendre encore les deux dernières questions

**7** *Le débat est déjà arrivé sur le sujet, mais je vais poser la question à rebrousse poil : A partir de quel moment une communauté doit défendre ses valeurs ? Je pense au problème du voile. Je pense aux communes qui autorisent le vote des immigrés. C'est très bien, mais est-ce qu'on ne risque pas d'avoir des heures de piscine réservées aux femmes et puis d'autres aux hommes. Deuxièmement, je voudrais rebondir sur la parole entre Platon et Socrate. Tout le monde dit cela béatement ; excusez-moi, mais il n'empêche que la société grecque a disparu et c'est lié à ce que je viens de dire, quand les jeunes abandonnent les valeurs, cela signifie la mort de la société. Comment défendre cela tout en respectant l'altérité ?*

## Rép. de B.I. :

Je crois qu'ils abandonnent certaines valeurs, ce qui nous blesse, mais qu'ils en ressuscitent d'autres qui sont tout aussi valables, y compris dans l'enseignement social chrétien. L'esprit sportif selon lequel il faut se dépasser soi-même, il faut respecter les règles, il faut respecter l'adversaire, c'est-à-dire la sportivité dans toute sa vie est porteur de valeurs authentiques. De même, tout ce qu'ils nous racontent sur l'écologie, donc la vision à très long terme, à mille ans, dix mille ans, alors que dans les siècles passés, y compris dans ma génération, les visions les plus longues qu'on pouvait avoir c'était, mettons, cent ans et encore. Il ont des visions beaucoup plus longues que nous. De même, tout ce qui tourne autour du respect de la dignité qui fait qu'aucune politique ne vaut qu'on persécute l'homme, alors que nous, en soixante huit, on aurait à peu près tordu le cou à tout le monde quelles que soient nos idées. On n'était pas meilleurs, d'un côté ou de l'autre de la barrière ; parce qu'on était très idéologique à cette époque là. Je crois qu'il n'y a pas à désespérer. Les valeurs changent, les générations ne se suivent pas par clonage ni par téléchargement mais chacun, même quand il se révolte contre l'autre, est porteur quelque part et implicitement des valeurs qu'il a reçues et cela finit, de toute façon, par se retrouver. Je n'ai donc pas cette idée qu'il faille à tout prix défendre les valeurs, mais en même temps, vous avez raison, en même temps, j'ai déjà un petit peu répondu à cette question tout à l'heure, il n'est pas question d'être des naïfs du dialogue et de l'ouverture à l'autre. Il n'est pas question d'accepter, par exemple, qu'une piscine soit réservée aux unes ou aux autres parce qu'il y aurait une majorité qui en déciderait.

**8** *Toujours sur la question précédente de l'immigration on pourrait aussi regarder l'intégration non pas du point de vue de l'intégrateur, mais de celui qui s'intègre. Je pense à un témoignage de Claire Li, (que certains connaissent peut-être), qui est une femme Cambodgienne, bouddhiste, qui est devenue chrétienne et qui dit : « quand on s'intègre on a soi-même beaucoup de devoirs et, surtout c'est notre intérêt, d'intégrer la culture d'accueil parce que sinon, on reste étranger et finalement ce n'est pas notre intérêt ». Donc, dans l'immigration est-ce qu'on ne pourrait pas regarder l'intérêt et aussi les devoirs de celui qui s'intègre ?*

## Rép. de B.I. :

Ce que vous dites est évidemment juste, mais il faut bien voir que vous attribuez tacitement les valeurs chrétiennes et occidentales à tout immigré qui arrive. Parce que l'idée qu'il faudrait s'adapter, l'idée qu'il faudrait changer, l'idée que les repères doivent bouger, cette idée là, est une idée de mobilité occidentale, de dynamique occidentale, de progrès occidental, de changement : cela n'appartient pas aux cultures orientales. Les cultures orientales n'entendent pas du tout cela, et on ne peut pas demander à quelqu'un qui est d'une culture étrangère dans laquelle la notion de changement est une faute contre l'homme, on ne peut pas lui demander, du jour au lendemain, de considérer que l'adaptation et le changement sont en soi des valeurs. Il y a effectivement tout un travail extrêmement difficile à faire. Toute éducation et toute formation est une violence parce que c'est toujours un abandon des anciens repères pour de nouveaux repères. Cette violence doit être accompagnée par une reconnaissance, par nous, de leur dignité du fait qu'ils existent en tant que personne, qui n'est pas non plus une valeur orientale.

Dans la plupart des cultures orientales la communauté est l'unité de base et l'individu n'est pas l'unité de base de la société. Ce n'est que depuis Descartes, en Occident, que l'individu est l'unité de base de la société, et uniquement en Occident, et uniquement depuis Descartes, depuis qu'il y a un bonhomme qui a dit « *je pense donc je suis* ». Depuis ce jour-là, c'est « je » qui domine. Cela a des avantages énormes, mais en même temps, on sait ce que cela donne du côté de l'individualisme excessif. Le fait que je suis souverain de ce que je pense, je n'accepte que personne ne me donne de conseils et d'ordre, je suis souverain de ma propre pensée. C'est très cartésien et c'est très positif en un sens. C'est notre société cela, avec tous les défauts que cela a du côté individualiste. L'émigré qui arrive, il n'est pas cartésien, lui, il n'est pas cartésien du tout et il a du mal à entendre qu'il faut changer, c'est toute une conversion difficile pour lui, mais c'est bien à lui de se convertir effectivement, mais c'est très difficile.